(1860 - 1920) Sorcières

fantasmes, savoirs, liberté

« Ô bienfaisante sorcière !... Esprit d' en bas, soyez béni ! » *La Sorcière*, Jules Michelet (1862)

« Chacun croit pouvoir façonner la sorcière à sa manière afin qu'elle satisfasse ses ambitions, ses rêves, ses désirs... »

Moi, Tituba sorcière, Maryse Condé (1986)

Les personnes accusées de sorcellerie, en majorité des femmes, ont été les victimes d'un crime imaginaire, boucs émissaires, victimes de superstitions et de règlements de comptes, brûlées et pendues par dizaines de milliers dans l'Europe de la Renaissance. Les militantes féministes à partir des années 1970 se sont emparées de l'image de femmes persécutées pour leur savoir et leur différence, incarnant pouvoir et indépendance, loin de la réalité historique où les victimes en première ligne étaient souvent des femmes faibles et sans ressources. Ce mythe moderne puise ses sources dans le XIXe siècle, en particulier dans *La Sorcière* de Jules Michelet (1862) qui fait de la sorcière la première des féministes et l'incarnation du désir de savoir. Elle est associée à la création et à la nature, dont elle fait pleinement partie.

L'exposition ne vise pas une réalité historique des sorcières mais s'intéresse à l'image de cette figure ambivalente et à ses transformations dans les arts entre les années 1860 et 1920. Elle propose une ouverture sur notre époque avec une sélection d'une vingtaine d'œuvres d'artistes contemporaines qui interrogent à la fois la figure de la sorcière et l'art du XIXe siècle. Ce n'est pas une exposition sur la réalité des sorcières au XIXe siècle, mais un parcours à travers des représentations artistiques qui ont contribué à forger le mythe moderne de la sorcière.

Contre l'anthropocentrisme à l'œuvre dans la société occidentale moderne, la sorcière incarne des formes de liens alternatifs au monde. Support de fantasmes dans la société patriarcale du XIXe siècle, elle est aussi une image de désir, de savoir et de liberté. N'ayant pas perdu sa force subversive, la sorcière est une figure de transgression et de réenchantement du monde.

Le feu des bûchers

80% des victimes des procès de sorcellerie furent des femmes. On estime qu'entre 60 000 et 80 000 personnes furent condamnées comme sorciers et sorcières. Certaines victimes sont devenues légendaires, telle Jeanne d'Arc, sanctifiée et devenue un véritable mythe national au cours de la Troisième République, femme du peuple victime de l'Église pour la gauche, pieuse bergère nationalisée pour la droite.

Les romanciers du XIX^e siècle mettent en scène des sorcières, des femmes ayant existé comme Sidonia von Bork, ou des personnages imaginaires comme Esmeralda de Notre-Dame de Paris, qui incarnent la peur de l'autre et les relations de pouvoirs à l'œuvre dans les chasses aux sorcières. Au-delà de l'exotisme médiéval et orientaliste, c'est le combat toujours actuel pour l'abolition de la peine de mort que mène Victor Hugo, dans ses textes et dans des dessins, dont le *Poème de la Sorcière*. Dans l'art, la dénonciation du mal se double d'une ambiguë jouissance à le montrer.

Les feux de la nuit

La nuit est l'espace-temps dilaté et mystérieux des sorcières.

Dans l'imaginaire, considérées comme affranchies des contraintes terrestres, elles se livrent au vol nocturne sur leur balai pour se rendre au sabbat et participer aux rituels démoniaques associés au culte de Satan. Le domaine du Mal est aussi celui de la poésie et de la voyance, des métamorphoses, de la révolte et de la liberté. Les frontières entre les vivants et les morts s'abolissent.

La nuit, tout s'intensifie et se mêle, à la lumière ses feux infernaux qui animent les danses frénétiques, mais aussi sous le pâle éclairage de la lune, associé aux cycles féminins et au culte d'Hécate, déesse de la magie.

La nuit, les repères se brouillent et les évidences sont remises en question : comme le scandent les sorcières de *Macbeth*, tragédie de Shakespeare qui, avec le *Faust* de Goethe, inspirent les artistes du XIX^e siècle : « le clair est sombre, le sombre est clair ».

Ces qualités nocturnes nourrissent les artistes qui explorent les nuances du noir et en font surgir la lumière.

Au coin du feu

Les contes de fées se partagent traditionnellement lors des veillées, au coin du feu. Les Frères Grimm les appellent les « contes du foyer ».

Le XIX^e siècle est une grande époque de collecte des contes populaires ; en Russie, par exemple, Alexandre Afanassiev publie les histoires orales de Baba Yaga, terrifiante sorcière qui inspire Ivan Bilibine et aujourd'hui Rébecca Dautremer.

Si les sorcières sont relativement peu nombreuses dans les contes, elles apparaissent néanmoins dans certains des plus célèbres, comme *La Belle au bois dormant* de Charles Perrault, *Hans et Gretel*, *Raiponce* des Frères Grimm ou *La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen. Le plus souvent vieilles et terrifiantes, vivant dans une forêt profonde, elles peuvent aussi dissimuler leur méchanceté sous une apparence trompeuse.

Le XIX^e siècle est l'âge d'or de l'illustration et la diffusion des contes en bénéficie, en particulier au Royaume-Uni, où travaillent notamment les dessinateurs Kate Greenaway et Arthur Rackham qui popularisent l'image de la sorcière au chapeau pointu.

Le feu au corps

Dans une société patriarcale et misogyne où la principale fonction de la femme est la procréation, celle qui ne peut plus avoir d'enfants et continue à affirmer son désir est moquée et exclue. C'est ce qui arrive aux sorcières, souvent représentées comme de vieilles femmes dont la laideur révèle la méchanceté, proche des allégories de la Fatalité, de l'Envie voire de la Mort.

Au XIX^e siècle, cette image tend à être remplacée par l'autre face de la sorcière, celle de la jeune femme qui dissimule ses maléfices sous une apparence séduisante.

Durant la Troisième République, la sorcière passe dans le champ de la médecine : elle apparaît désormais sous les traits de la nymphomane et de l'hystérique. À la fin du siècle, elle se dilue dans l'image omniprésente de la femme fatale. Méduse, Circé, Médée, Salomé, sirènes et sphinges ... Elles sont toutes des enchanteresses perverses et maléfiques. Ces fantasmes naissent des contradictions d'une époque qui enferme les femmes dans des rôles restreints (entre Vierge-Epouse-Mère et Prostituée, peu d'alternatives sont possibles) au service des hommes mais où elles conquièrent peu à peu des droits nouveaux.

Le feu du savoir

« Dans la campagne, on n'est jamais savant sans être quelque peu sorcier ».

Cette réalité rurale décrite par George Sand dans *La Petite Fadette* aux lendemains de la révolution de 1848 est cependant peu présente en peinture. Si quelques artistes s'intéressent aux guérisseuses de village, le plus souvent des femmes âgées que l'expérience rend inquiétantes, la plupart d'entre eux sont plus inspirés par les sorcières imaginaires.

À une époque d'engouement pour les sciences occultes, le Nabi Paul Ranson mêle accessoires folkloriques et symboles ésotériques dans ses représentations de sorcières. Des artistes femmes, telles Evelyn De Morgan, imaginent des sorcières alchimistes et savantes – toujours accompagnées de l'incontournable chat noir. Au tournant du siècle, cette figure se rapproche de plus en plus de la « prêtresse de la Nature » comme dans *l'Incantation* de Paul Sérusier.

Dénuées de tout diabolisme, les sorcières sont désormais des femmes solidaires, en marge de la société, qui connaissent les secrets des plantes et veillent sur la flamme du savoir qui gît au creux de la forêt.